

TROIS REGISTRES DU TERMINABLE EN PSYCHANALYSE

Claude DUMÉZIL

ARGUMENT

Traiter de la terminabilité de la pratique suppose la prise en compte de trois registres :

I) - celui de la singularité, qui est la fin d'une psychanalyse en particulier où se discute, en son impropriété, le terme de "guérison". On examinera notamment le commentaire de S. Nacht, en 1956, dans **la Psychanalyse d'aujourd'hui**, des six critères de J. Rickmann.

II) - celui de la généralité, soit la finitude du processus lui-même. Ce qui conduit à un regard d'ensemble sur la pratique et ses opérateurs : le patient, l'analyste, la parole et le langage, insérés dans le dispositif freudien. Il y sera question d'un rapport "originaire" au langage, de l'amnésie infantile, des mouvements successifs de l'écran du souvenir par où se fait et se défait l'histoire, de la structure, entendue ici comme un rapport constitué au langage, de ce qui fait "trait" entre histoire et structure à des moments d'ouverture de l'inconscient, ponctuation dans la séance comme dans la cure, envisagée comme sommation et discontinuité de ces moments.

L'on redira le structural mi-dire, selon Lacan, de la vérité en psychanalyse, construction inachevée, épinglée parfois d'une affirmation mensongère, d'une certaine manière ratée, d'où je m'autorise à reconnaître à cette vérité un tranchant de "fiction" et à situer le terminable, en psychanalyse, non en une construction, mais en un parcours dans la structure.

Sera logée ici la "passe", hypothèse d'un temps, d'un trait décisif pour un analysant.

III) - celui de la situation de la psychanalyse, en un lieu, en un temps, soit ce que j'appellerai la "niche écologique" de la pratique freudienne.

Quels qu'aient été les facteurs cliniques et théoriques en jeu l'origine de la psychanalyse, cette pratique s'est développée dans un milieu socialement et géographiquement déterminé.

Son extension, par exemple, n'est pas sans se heurter aux continents où persiste l'écriture idéogrammatique...

En dehors d'assez rares cassures brutales, les évolutions sociales, culturelles, esthétiques, même profondes, se font dans une apparence de continuité qui assure la légitimité des novateurs. C'est l'éthique qui se transforme, en fonction de nouveaux déterminismes, l'abri du maintien de pratiques formelles. Opération ne pas confondre avec une quelconque levée d'un refoulement.

On mentionnera ici les avatars du fin'amor courtois, la fin du onzième siècle et jusqu'au début du treizième, qui ne survivra pas aux effets de la guerre de cent ans ni au développement - déjà - d'une bourgeoisie nantie des villes, plus soucieuse de satisfactions mondaines que d'éthique. On rapprochera cette dissolution de l'éventualité déjà aperçue, qu'une nantie-psychanalyse aboutisse à faire tomber d'elle-même une pratique devenue formelle et donc follement vaine et ennuyeuse d'avoir oublié son éthique.

On évoquera la question de ce que peut ou doit être le destin de l'éthique freudienne du sujet quand cesse, pour lui, sa pratique d'analysant ?

Parlera-t-on de conversion analytique ? Que l'on ne se gausse pas trop vite des résonnances religieuses ou hystériques de ce terme. Au regard des pratiques qu'il vise habituellement dont la pérennité imaginaire répond la plus grande labilité subjective, on soulignera, l'inverse, une certaine irréversibilité des positions subjectives acquises dans la cure analytique menée à "bonne fin".

Sous réserve de ne pas confondre dispositif avec cadre, fiction avec illusion ou semblant, je tenterai de montrer comment la caducité du couple dispositif-fiction, supports par la fonction analyste, devrait préserver des convictions verrouillantes, ce qui ne suppose nulle incertitude.

EXPOSE :

L'intention indiquée dans l'"argument" pré-publié de traiter l'ensemble des questions relatives à la terminabilité de la pratique ne saurait donner lieu, ce matin, à un développement extensif, dans le temps de parole qui est imparti aux intervenants.

On retiendra cependant de cette "intention" qu'une réflexion sur une "psychanalyse infinie", une cure qui n'en finit pas, requiert la prise en compte, ensemble, des trois registres indiqués. L'attention portée à un seul d'entre eux pris séparément, ayant toute chance de faire méconnaître absolument les divers points où le sable psychothérapique ou épistémologique vient gripper le dispositif freudien.

Pour me conformer donc à l'impératif d'un exposé de vingt minutes à cette tribune, je n'évoquerai que deux éléments de ma réflexion : l'un autour de la notion de structure, l'autre concernant l'hypothèse d'un rapport originaire au langage. Deux éléments du canevas sous-jacent à toute broderie conceptuelle.

S'il m'a paru intéressant de mentionner les critères de fin d'analyse qui occupèrent les travaux de la communauté psychanalytique dans les années 50, avant le "courant d'air" salubre impulsé par Lacan, c'est que les discussions qu'ils soulevèrent (R.F.P., T. XVIII, Juillet-Sept. 1954, n°3) marquent précisément la fin, comme on dit, d'une époque, disons post-freudienne, appelant, en effet, pour aller de l'avant, au retour à Freud. L'actualité de la période post-lacanianne nous invitant d'ailleurs à en faire autant, au sens notamment de garder effectivement vivace une éthique inséparable d'une méthode : la psychanalytique, insensible aux fluctuations de la mode.

Pourtant, que ces critères de fin d'analyse paraissent "rétro"!

Réussite sociale, sexuelle et capacité au bonheur!, pour un certain Leuba. Pour John Rickman, un certain nombre de capacités aussi : satisfaction génitale hétéro-sexuelle, capacité à supporter la frustration, le travail, les loisirs, à supporter sans culpabilité les pulsions agressives, à supporter le deuil. Le tout référé au critère premier, véritable soleil d'Austerlitz de la garde freudienne : la Levée de l'Amnésie Infantile, permettant "une communication aisée entre le passé et le présent quant aux éléments du Complexe d'Œdipe".

Bouvet tempère dans la discussion, la soif d'objectivité de ses collègues; il invoque la perception intuitive d'un certain état du sujet (le patient) qui engage l'analyste dans la perspective de la fin de l'analyse et estime que l'on ne doit utiliser les "critères" que comme éléments de correction d'une "expérience interne".

Réponse de Lacan, en 1956, (**Situation de la Psychanalyse**) : les concepts freudiens, puissamment articulés, ne correspondant à rien qui se donne immédiatement à l'intuition, conséquence de ce qu'il affirme quelques lignes plus haut : à propos des termes freudiens (c'est pour chacun, quand on en use, quelque chose d'autre que l'on désigne) : rien qui soit plus identique à la structure d'une relation, nommément l'analytique et à la chose qui s'y saisit, nommément le signifiant, que ces termes freudiens.

C'est vrai que Lacan passe ici à la trappe le psychologique de la psychanalyse et c'est à cela que lui sert la référence saussurienne, évidemment pas à faire de la linguistique une branche de la psychanalyse, ni à situer cette dernière dans le champ linguistique. Il serait piquant que l'homme dialogal d'un Hagège, quelle que soit la séduction synthétique et savante de cet auteur, nous ramène le psychologique par le biais médiatique de l'énonceur psychosocial et/ou d'une discipline socio-opérative...

La vocation de science de la psychanalyse est avérée dans l'opinion de Freud. Cette perspective est bien toujours valide, pour tenir en respect l'efflorescence des idéologies psychothérapeutiques diverses, se réclamant parfois de la psychanalyse elle-même, et qui ont pris le relais de toute la gamme des obscurantismes auxquels les hommes se sont voués de tous temps pour soulager leurs incomplétudes ou leurs souffrances. L'éternité elle-même étant convoquée à cette tâche, infinie dans son essence, comme le métaphorise l'œuvre d'un Dante ou d'un Jérôme Bosch, ou comme le prônent tous les bons pasteurs de la foi.

Lacan dit quelque part (La science et la vérité) que la pratique analytique n'implique

aucun autre sujet que le sujet de la science que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.

Cet avertissement appuya connote le rapport de la science à la psychanalyse bien autrement que d'une simple vocation, sans inciter le moins du monde le psychanalyste à alléger son bagage - qui souhaiterait confier sa vérité un âne ? -, il l'avertit que, dans la malle du prestidigitateur, il est, autant que le sujet, exposé aux traits des mêmes épées que le langage y fiche.

Quelques remarques sur la structure :

La pratique de l'analyse freudienne suppose un dispositif qui concerne deux usages complémentaires de la notion de structure :

- la structure de la pratique,
- et une pratique de la structure,

puisque la talking-cure fait se recouper ces deux usages et que son efficacité (donc sa terminabilité) requiert une certaine homologie, une changeabilité des éléments constitutifs de la névrose et de la cure.

Si l'on retient comme définition de la structure : un ensemble de termes solidaires qui n'ont de sens que les uns par rapport aux autres, si le maître-mot, de la structure est la cohérence avec une constance des rapports des termes entre eux, celle-ci n'implique pas de fixité.

Le langage est structure; cela n'empêche pas l'infinie variété de l'expression verbale et du style. Les lois de la physique structurent les profondeurs de l'espace, alors que les astres, mobiles, modifient, pour un observateur donné, l'aspect des constellations. Mais la cohérence structurale de ces constellations permet d'assigner une place des corps célestes non encore observés. Cette reconnaissance ne doit rien à l'imagination de l'astronome elle témoigne simplement du manque à voir de sa lorgnette, bien trop courte comparée à la puissance logique du "calculable".

Je parlerai de reconnaissance "(-)phictive" pour marquer la double signification que je donne à ce terme : rallonge symbolique, d'une part; estampille de la castration symbolique d'un opérateur, d'autre part, dans l'avènement de sa partition subjective.

L'analysant et l'analyste dans la cure font partie d'un ensemble clinique. La parole promue par la règle fondamentale structure un espace transférentiel, un inconscient où l'analyste occupe une place qu'il s'agit justement de faire opérer dans sa dissymétrie. Ce que le psychanalyste rencontre dans la cure, à la fois comme demande et comme résistance, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, est de l'ordre de la "rallonge", d'illusions, comme rallonge au réel - de semblant, comme rallonge à l'imaginaire - de fiction, comme rallonge au symbolique. Je l'écris "(-)phiction" pour marquer la signification que je confère à ce terme : opérateur abstrait dont l'analyste est support, désignant une place, dans un enchaînement associatif, sans l'occuper, place à partir de laquelle se construit, pour un patient, sa propre logique signifiante. Ainsi s'oppose à l'interminable de la "construction" le terminable du parcours dans le dispositif.

C'est pour échapper à la (-)phiction que l'on devient philosophe! On se souvient peut-être que les "philosophes", dans le **Pierrot mon Ami** de R. Queneau, désignaient les messieurs indignes postés à la soufflerie de Lunapark pour regarder sous les jupes des jeunes filles ce qu'ils ne pouvaient se résoudre à ne pas apercevoir... Pratique interminable, on le sait, à défaut de le voir.

Hypothèse d'un rapport originaire au langage :

Entre l'analyste et l'analysant, un troisième terme : la parole et le langage, promu, donc, par l'énoncé de la règle fondamentale : "dites tout ce qui vous vient à l'esprit sans exercer de censure...", et son corollaire implicite pour l'analyste. Énoncé essentiel pour faire fonctionner le dispositif mais probablement pour des raisons plus fondamentales encore parce que susceptibles de répéter, de faire revivre à un sujet quelque chose de l'ordre d'enjeux très primaires., qui est la façon dont un sujet, en deçà de son histoire, de son refoulement, de son amnésie infantile, de ses souvenirs écrans, a eu à faire au langage pour la première fois.

Si le signifiant n'est pas situable par rapport à, l'histoire d'un sujet, qu'il est de tout temps (presque comme un patrimoine génétique), ce n'est pas une raison pour gommer un moment de l'aventure individuelle de chaque sujet, période assez longue entre la naissance du petit parlêtre, comme on sait prématuré par rapport aux autres mammifères, entre le moment de sa naissance, donc, et celui où il cesse d'être parlé par l'environnement, où il s'approprie le langage comme sujet, au sens grammatical, précisons-le.

Ce rapport au langage n'est pas à entendre uniquement comme instrumental, puisqu'il est tout de suite pris dans un rapport à l'Autre. Il peut arriver beaucoup de chose dans l'ordre du rapport au langage durant cette période, et je pense que l'on devrait réserver le terme de structure, en clinique psychanalytique, aux différentes formes ou modalités par lesquelles un sujet a constitué son rapport au langage et donc susceptible d'être transformé à l'intérieur d'une relation langagière.

L'accrochage au symbolique tient à une particularité générale de cette rencontre inaugurale du sujet et du langage qui implique une structure ternaire, aussi bien dans le destin du petit parlêtre que dans celui d'un analysant quelconque.

Il me semble que la structure ternaire de l'œdipe, généralement considérée comme pierre angulaire d'un moment de constitution, de l'accessibilité du sujet au symbolique, fonctionne souvent, dans le repérage des analystes comme un écran à cet événement premier, disons, pour faire image, à ce big bang langagier auquel est confronté tout petit parlêtre dans des conditions normales.

J'ai récemment exposé comment, dans une analyse de contrôle, ayant pour objet la cure d'un enfant qu'on dit psychotique se débattant dans un univers de signes, débordé avec son analyste dans un entrelacs pulsionnel de mots objets, l'espace transférentiel du contrôle avait permis une intervention "traumatisante", au sens du big bang évoqué à l'instant, permettant l'amorçage ou le ramorçage d'un refoulement originaire tombé en panne. Le ternaire

ici introduit ne donne qu'imaginativement un statut œdipien à l'ensemble incluant l'enfant, l'analyste et le contrôleur, alors qu'il me paraît jouer à un niveau plus primaire en montrant à l'enfant un livre d'images et en le commentant, l'analyste permettait que le livre fasse écran, miroir, le commentaire faisant office du regard tiers, et permettant sans doute de façon décisive, l'accès au code de l'Autre.

De manière hétérogène, mais en même temps que la prise du parlêtre dans l'ordre signifiant, la rencontre avec la réalité du langage, dont le dispositif analytique crée les conditions de réactualisation dans chaque séance, implique, pour ne pas dire fonde, toutes les variables de la problématique de l'altérité.

Même si la structure du langage pré-existe à l'entrée qu'y fait chaque sujet, on ne saurait méconnaître l'existence :

- d'un schéma général "moyen" des différents temps de la mise à jour de la subjectivité dans le langage, mise à jour qui permet à chaque usager (locuteur, analysant) de s'approprier la langue entière en se désignant comme "je". (E. Benveniste)

- de grands et parfois dommageables écarts par rapport à ce schème général, où se fait notamment le lit de la psychose.

Le psychanalyste et grammairien Édouard Pichon avait bien mis l'accent sur les divers étapes et avatars de l'acquisition du langage.

J'en extrait quelques points :

- ce qu'il appelle la période délocutive - entre 20 mois et 3 ans - où l'enfant se désigne volontiers à la troisième personne, pendant laquelle il ne distinguerait pas clairement la représentation qu'il a de lui-même de celle d'autrui. Pourrait-on dire qu'il apprend à "se prendre pour un autre" ?

- l'apparence que ce dont il est parlé fonctionne comme chose. Où se logerait ce "fort - da" verbal, où s'éprouvent les premières articulations du Signifiant et du Sujet

 - le chien fait miaou,

 - le chat fait oua-oua.

- l'apparence aussi d'une vision bi-polaire du langage où l'on crédite l'allocutaire d'une conscience semblable celle du locuteur.

- enfin, vers le début de la 3ème année, l'apparition des pronoms, donnant accès la langue dite "adulte".

Dans un texte paru, en 1970, dans **Scilicet** 2-3, sous le titre "Avoir et s'approprier", j'avais écrit page 147 :

"Les pronoms personnels, lorsqu'ils expriment une notion de possession, sont qualifiés d'adjectifs possessifs moyen d'exprimer le propre, le fait allant de soi qu'il est essentiel pour chacun de marquer sa possession et son appartenance. Avant d'être enfant - sujet, on est l'enfant de quelqu'un : avant d'être je, je suis son fils ou sa fille, c'est-à-dire le- ou la- enfant de l'autre. Le his ou le her de la langue anglaise désignent aussi le sexe de l'ayant. L'adjectif possessif et le pronom personnel apparaissent ainsi dans le même rapport

dialectique que l'avoir et l'être. Être, c'est se désigner comme je, objet (à l'époque, j'avais écrit "objet a") d'un Autre dont la qualité à tenir cette place suppose l'après-coup de la castration symbolique. Le je est un nom dépossédé par - □, un avoir devenu être par l'accession à l'ordre symbolique, apte à son tour à posséder et se désigner comme locuteur".

Pourquoi ces remarques sur l'enfant ?

C'est parce qu'elles sont homogènes à l'infantile dans la cure, infantile comme élément de structure, dont la chute, l'untergang si l'on veut, inscrit de manière irréversible, en effet, le terminable du dispositif freudien.

L'opérateur parole-langage, rendu, par ce dispositif, à ses étapes premières, constitue l'expression même de toutes variations mélodiques intéressantes :

- le couple Sujet - Objet,
- le rapport de l'avoir et de l'être,
- avoir et s'approprier,
- la formation de l'Ego Spéculaire et de la trame narcissique,
- le mouvement des identifications,

jusqu'à des moments de renversement dialectique des positions répétitives primordiales où, pour ma part, je situerai cliniquement cette fameuse "levée du refoulement" que je trouve bien rare de pouvoir lier, dans la cure, une remémoration concrète. Moments d'ouverture de l'Inconscient, où surgit ce qui fait "trait" entre histoire et structure, ponctuation, dans la séance comme dans la cure, de levées synchrones du transfert dont la sommation aboutit à la caducité du dispositif, ou plutôt, comme je l'ai écrit dans l'argument, la caducité du couple dispositif - (-)phiction supporté par la fonction "analyste".

Pour conclure, il me semble que cette écriture de la (-)phiction se justifie d'une mise en perspective de la castration symbolique avec la fonction phallique "où s'inscrit tout sujet pour parer, comme disait Lacan logicien, l'absence du rapport sexuel" ("L'Étourdit, Scilicet 4, p.15). Pour suivre, il me semble qu'on puisse imputer au déni de cet ab-sens, dans certains parcours visés didactiques, la fabrication de psychothérapeutes non-analystes ou d'opérateurs d'analyses - pas forcément longues - mais interminables, parfois définitivement.